

IV

LUBECK

Il fallait gagner Kiel pour retrouver le chemin de fer. Nous fîmes le trajet en calèche sans autre accident qu'une halte à mi-chemin dans la maison de poste pour laisser souffler les chevaux. En prenant dans la salle de l'hôtel un zabayon à la bière, nous vîmes gravé sur la vitre, avec une pointe de diamant, ce nom espagnol, « Saturnina Gomez, » qui fit aussitôt jouer des castagnettes à notre imagination. Sans doute la femme qui l'avait écrit devait être jeune et belle, et là-dessus notre cervelle se mit à bâtir un petit roman où se mêlait le souvenir des *Espagnols en Danemark*, de Mérimée. A Kiel, la pluie se mit à tomber fine d'abord, ensuite par torrents, ce qui ne nous empêcha pas de parcourir, parapluie en main, sa belle prome-

nade au bord de la mer, en attendant le départ du train de Hambourg.

Hambourg est une ville bonne à revoir, et cela nous amusa de faire encore quelques tours dans ses rues si animées, si vivantes et d'un aspect si pittoresque. En nous promenant, nous notâmes quelques petits détails qui nous avaient échappé : par exemple, les coffres de bois ferrés et cadenassés à l'angle des ponts, avec un tableau où, pour exciter la pitié des paysans, sont réunis d'une manière naïve tous les accidents de mer imaginables, tempêtes, chutes de foudre, incendies, vagues énormes, récifs anguleux, barques renversées, matelots cramponnés à des hunes et traissant au milieu de l'écume le vers classique de Virgile :

...*Rari nantes in gurgite vasto.*

Souvent un marin bronzé par tous les soleils fouille sa poche goudronnée et jette un shelling dans la gueule du tronc; une petite fille se hausse sur ses pieds pour confier à l'ouverture sa pièce de menue monnaie. — Cela forme un fonds de secours distribués sans doute aux familles des naufragés. Ce tronc, destiné à recueillir les aumônes pour les victimes de l'Océan, à deux pas de

ces navires en partance et prêts à courir les périls de la mer, a quelque chose de religieux et de poétique. La solidarité humaine n'abandonne aucun de ses membres, et le matelot part plus tranquille!

Mentionnons « les tunnels de bière, » espèces d'estaminets souterrains d'une physionomie locale. Les consommateurs y descendent, comme les tonneaux à la cave, par quelques marches roides, et s'assoient dans un brouillard de tabac où grésillent des becs de gaz au fond de petites salles à plafond surbaissé. La bière qu'on y boit est excellente, car Hambourg est une ville sur sa bouche. Les nombreux marchands de *délicatesses*, dont les montres exposent des comestibles de toutes les parties du monde, le prouvent surabondamment. Il y a aussi beaucoup de confiseurs. Les Allemands, et surtout les Allemandes, ont un goût enfantin pour les sucreries. Ces boutiques sont très-fréquentées. On y va croquer des bonbons, boire des sirops, prendre des glaces comme chez nous au café. A chaque pas on voit briller en lettres d'or sur une enseigne ce mot *conditorei*; nous ne croyons pas exagérer en portant le nombre des confiseurs de Hambourg au triple de ceux de Paris.

Comme le bateau de Lubeck ne partait que le lendemain, nous allâmes souper chez Wilkens, le restaurateur dont nous avons déjà dit quelques mots. Ce Collot hambourgeois habite un sous-sol très-bas de plafond et divisé en cabinets ornés avec plus de luxe que de goût. Des huîtres, une soupe à la tortue, un filet aux truffes et une bouteille de vin de Champagne de la veuve Cliquot, frappée, composaient le menu très-simple de notre repas. La montre, suivant la coutume de Hambourg, était encombrée de comestibles plus ou moins rares, primeurs et *postmeurs*, ce qui n'existait pas encore et ce qui n'existait plus depuis longtemps pour le vulgaire. On nous fit voir à la cuisine, dans de grandes cuves, de grosses tortues de mer qui levaient au-dessus de l'eau leur tête écaillée, et ressemblaient à des serpents pris entre deux plats. Leurs petits yeux cornés regardaient avec inquiétude la lumière qu'on approchait d'eux, et leurs pattes, semblables à des rames au flanc d'une galère désemparée, nageaient vaguement au bord de leurs carapaces comme pour une fuite impossible. Nous espérons que ce ne sont pas toujours les mêmes qu'on démontre au curieux et que le personnel de l'exhibition est changé quelquefois.

Le lendemain nous allâmes déjeuner chez un restaurant anglais, dans un pavillon vitré d'où l'on aperçoit une vue splendidement panoramique.

Le fleuve se déroulait majestueusement à travers une forêt de navires aux mâtures élancées, de tout gabarit et de tout tonnage. Des pyroscaphes remorqueurs battaient l'eau, trainant à leur suite les bâtiments à voiles que le vent n'eût pu conduire au large. D'autres, libres de leurs mouvements, manœuvraient à travers les obstacles avec cette précision qui fait ressembler le bateau à vapeur à un être intelligent doué d'une volonté propre et servi par des organes ayant conscience d'eux-mêmes. De ce point élevé, l'Elbe s'étale largement comme tout grand fleuve approchant de la mer. Ses eaux, sûres d'arriver, ne se pressaient plus et coulaient d'une façon insensible, placides comme les eaux d'un lac; l'autre rive, assez basse, apparaissait verdoyante, piquée de maisonnettes roses, estompée à demi par les fumées des tuyaux. Un rayon de soleil traversait la plaine de sa barre d'or; c'était grand, lumineux et superbe.

Le soir, le chemin de fer nous emportait à Lubeck à travers des cultures magnifiques et des

maisons d'été baignant leur pied dans une eau brune sur laquelle se penchaient des saules. La Venise hambourgeoise a son canal de la Brenta, dont les villas, pour n'être pas bâties par Sammichele ou Palladio, n'en font pas moins une figure agréable sur leur fond de fraîches verdure.

A la descente du chemin de fer, un omnibus spécial nous prit et nous conduisit avec nos bagages à l'hôtel Duffkes. Entrevue dans l'ombre aux vagues lueurs des lanternes, la ville nous parut pittoresque, et le matin, en ouvrant la fenêtre de notre chambre, nous comprîmes tout de suite que nous ne nous étions pas trompé. La maison qui nous faisait face avait une physionomie tout à fait allemande. Extrêmement haute, un pignon denticulé la terminait à la vieille mode. Elle ne comptait pas moins de sept étages, mais les fenêtres diminaient de nombre à partir du pignon. La dernière assise ne contenait qu'une lucarne. A chaque étage, des croisillons de fer s'épanouissant en bouquets de serrurerie maintenaient la bâtisse et servaient à la fois de soutien et d'ornement: très-bon principe d'architecture qu'on oublie trop aujourd'hui. Ce n'est pas en dissimulant, mais, au contraire, en accentuant les membres de la construction qu'on arrive au caractère.

Cette maison n'était pas la seule de ce genre, comme nous pûmes nous en convaincre au bout de quelques pas faits dans la rue. La Lubeck actuelle est encore, du moins pour l'œil, la Lubeck du moyen âge, la vieille ville chef-lieu de la ligue hanséatique : la vie moderne se joue dans l'ancien décor; on n'a pas trop dérangé les coulisses ni repeint maladroitement la toile de fond. Quel plaisir de se promener ainsi au milieu des formes du passé et de contempler intactes les demeures qu'habitaient les générations disparues! — Sans doute l'homme vivant a le droit de se modeler une coquille selon ses habitudes, ses goûts et ses mœurs; mais une ville neuve est bien moins intéressante qu'une vieille ville.

Quand nous étions enfant, on nous donnait parfois pour étrennes une de ces boîtes de Nuremberg renfermant une ville allemande en miniature. Nous rangions de cent façons différentes les petites maisonnettes de bois sculpté et peint autour de l'église à clocher pointu, à murailles roses où le joint des briques était marqué par de fines raies blanches. Nous plantions les deux douzaines d'arbres frisés et peinturlurés, et nous admirions quel air délicieusement étrange et chimériquement joyeux prenaient sur le tapis ces mai-

sons vert-pomme, roses, lilas, ventre de biche, avec leurs fenêtres à petits carreaux, leurs pignons en escalier ou à volutes et leurs toits aigus brillantés d'un vernis rouge; notre idée était que de semblables villes n'existaient pas dans la réalité, et que les bonnes fées en fabriquaient pour les petits garçons bien sages: les merveilleux grossissements de l'enfance faisaient bientôt prendre à la mignonne ville colorée des développements considérables, et nous nous promenions à travers les rues alignées, avec la même précaution que Gulliver dans Lilliput. Lubeck nous rendait cette sensation puérile, oubliée depuis longtemps. Il nous semblait marcher dans une ville de fantaisie tirée d'une gigantesque boîte de joujoux. — Nous méritions bien, après tout, ce dédommagement pour les architectures de bon goût que nous avons été forcé de voir dans notre vie de voyageur!

Au sortir de l'hôtel, une sculpture encastrée dans une muraille arrêta nos yeux en quête de curiosités. La sculpture est assez rare aux pays où la brique abonde; celle-ci représentait des espèces de néréides ou de sirènes assez frustes, mais d'un caractère ornemental et chimérique qui nous fit plaisir. Elles accompagnaient de grands blasons

dans le goût allemand : un excellent thème de décoration quand on sait l'employer, et le moyen âge le savait !

Un cloître, ou du moins une galerie, débris d'un ancien monastère, se présenta à nous. Ce portique règne le long d'une place au fond de laquelle s'élève la Marienkirche, église du quatorzième siècle, en briques. En continuant son chemin, l'on se trouve bientôt sur un marché où vous attend un de ces spectacles qui récompensent le voyageur de bien des ennuis : un monument d'un aspect nouveau, imprévu, original, le vieil hôtel de ville où se trouvait jadis la salle de la Hanse, se dresse subitement devant vous.

Il occupe en équerre deux pans de la place. Figurez en avant de la Marienkirche, dont les flèches et le toit de cuivre oxydés la dépassent, une haute façade de briques, noircie par le temps, hérissée de trois clochetons à toits pointus et verdeggrisés, évidée de deux grandes roses à jour sans nervures intérieures, et blasonnée d'écussons inscrits dans les trèfles de ses ogives, aigles de sable à deux têtes sur champ d'or, écus partis de gueules et d'argent rangés par alternance et de la plus fière tournure héraldique.

A cette façade s'applique un palazzino de la

renaissance, en pierre, d'un goût tout différent et dont le ton blanc-grisâtre se détache à merveille du fond rouge-sombre des vieilles briques. Ce palais, avec ses trois pignons à volutes, ses colonnes ioniques cannelées, ses cariatides ou plutôt ses Atlas (car ce sont des hommes), ses fenêtres à plein cintre, ses niches arrondies en coquille, sa galerie percée de baies à frontons triangulaires, ses arcades ornées de figures, son soubassement taillé en pointe de diamant, produit la dissonance architecturale la plus inattendue et la plus charmante. On rencontre dans le Nord très-peu d'édifices de ce style et de cette époque. Le mouvement de la réforme ne s'accommodait guère de ce retour aux idées païennes et aux formes classiques modifiées par une fantaisie gracieuse.

Dans la façade, en équerre, le vieux style allemand reprend ses droits ; des arcades en briques retombant sur de courtes colonnes de granit supportent une galerie à fenêtres ogivales. Une rangée de blasons inclinés de droite à gauche font ressortir leur émaux et leurs couleurs sur la teinte noirâtre du mur. On ne saurait imaginer combien cette ornementation si simple a de caractère et de richesse.

Cette galerie mène à un corps de logis que le caprice d'un décorateur, cherchant pour un opéra une toile de fond moyen âge, n'inventerait pas plus singulier et plus pittoresque. Cinq tourelles coiffées de toits en éteignoir dépassent de leurs pointes aiguës la ligne de couronnement de la façade que fenestrent de hautes croisées en ogive, malheureusement empâtées et bouchées à demi pour la plupart, sans doute d'après les besoins de remaniements intérieurs. Huit grands disques à fond d'or représentant des soleils radiés, des aigles à deux têtes, et le blason argent et gueules, armoiries de Lubeck, s'épanouissent magnifiquement sur cette architecture bizarre. Au bas, des arcades à piliers trapus ouvrent leurs gueules sombres, au fond desquelles scintillent vaguement les montres de quelques boutique d'orfèvrerie.

En se retournant vers la place, on aperçoit au-dessus des maisons les flèches vertes d'une autre église, et au-dessus des têtes des marchandes débitant leurs poissons et leurs légumes, la silhouette d'un petit édifice à piliers de briques, qui a dû, en son temps, être un pilori. Il donne la dernière touche à la physionomie toute gothique de la place, que ne dérange aucune maison moderne.

L'idée ingénieuse nous vint que ce splendide

hôtel de ville devait avoir une autre façade, et, en effet, en passant sous une voûte nous nous trouvâmes dans une grande rue, et là les admirations recommencèrent.

Cinq clochetons, à demi engagés dans la muraille et séparés par de longues fenêtres ogivales obstruées en partie, répétaient, en la variant, la façade que nous venons de décrire. Des rosaces de briques y montraient leurs curieux dessins, procédant par points carrés comme des modèles de tapisserie. Au pied du sombre édifice, une jolie logette de la renaissance, bâtie après coup, servait d'entrée à un escalier extérieur, s'élevant le long du mur en ligne diagonale jusqu'à une sorte de *mirador* ou cabinet surplombant, d'un goût délicieux. De mignonnes statues de la Foi et de la Justice, galamment drapées et jouant avec leurs attributs, décoraient le portique.

L'escalier, porté sur des arcades dont l'ouverture s'agrandissait à proportion qu'il montait, avait pour ornement des cariatides et des mascarons. Le *mirador*, placé au-dessous de la porte ogivale conduisant au Markt, était couronné d'un fronton à échancrure et à volutes, où une figure de Thémis tenait d'une main les balances et de l'autre le glaive, sans oublier de faire coquette-

ment bouffer sa draperie. Un ordre bizarre formé de pilastres à cannelures, façonnés en Hermès et soutenant des bustes, séparait les fenêtres de cette cage aérienne. Des consoles à mascarons chimériques complétaient cette ornementation élégante sur laquelle le Temps avait passé son pouce, juste à point pour donner aux sculptures ce *flou* que rien n'imité.

L'édifice se prolongeait plus simple d'architecture et cordonné d'une frise en pierre représentant des masques, des figurines et des feuillages, mais rongés, noircis et encrassés à n'y plus discerner grand'chose. Sous un porche soutenu par des colonnettes gothiques de granit bleuâtre, à côté de la porte, nous remarquâmes deux bancs dont les accotoirs extérieurs étaient formés de deux épaisses lames en bronze, représentant, l'une un empereur avec couronne, globe et main de justice; l'autre un sauvage poilu comme une bête fauve, armé d'une massue et d'un écu au blason de Lubeck, le tout d'un travail très-ancien.

La Marienkirche, qui se trouve, comme nous l'avons déjà dit, derrière l'hôtel de ville, vaut qu'on la visite. Ses deux clochers ont quatre cent huit pieds de haut; un clocheton très-ouvragé s'élève sur la crête du toit, au point d'intersection du

transept. Les clochers de Lubeck offrent cette particularité d'être tous hors d'aplomb et d'incliner à droite ou à gauche d'une manière sensible, sans cependant inquiéter l'œil comme la tour des Asinelli à Bologne, et la tour penchée de Pise. Quand on s'éloigne un peu de la ville, ces clochers, ivres et chancelants, avec leurs bonnets pointus qui semblent saluer l'horizon, découpent une silhouette étrange et réjouissante.

En entrant dans l'église, la première chose curieuse qu'on rencontre est une copie ancienne du *Todtentanz* ou Danse des morts du cimetière de Bâle. Nous n'avons pas besoin de le décrire en détail. Le moyen âge a brodé d'innombrables variantes sur ce thème macabre. Les principaux sont rassemblés dans cette peinture lugubre couvrant toutes les murailles d'une chapelle. Depuis le pape et l'empereur jusqu'à l'enfant au berceau, chaque être humain entre en danse à son tour avec l'inévitable épouvantail. Mais la Mort n'est pas figurée par un squelette blanc, poli, nettoyé, chevillé de cuivre aux articulations, comme un squelette de cabinet anatomique, cela serait trop joli pour la vieille Mob; elle apparaît à l'état de cadavre, en décomposition plus ou moins avancée; des restes de cheveux hérissent son crâne, une

terre noirâtre remplit ses yeux demi-vidés, la peau de sa poitrine pend comme une serviette en loques; son ventre plat se colle hideusement aux vertèbres de l'épine dorsale, et ses nerfs, mis à nu, flottent autour des tibias comme des cordes cassées autour d'un manche de violon; aucun des affreux secrets dérobés à l'intimité de la tombe n'est passé sous silence.

— Les Grecs respectaient les pudeurs de la Mort, et ne la représentaient que sous la forme d'un bel adolescent endormi; mais le moyen âge, moins délicat, lui arrachait son linceul et l'exposait nue, avec ses horreurs et ses misères, dans l'intention pieuse d'édifier les vivants. Sur cette peinture murale, la Mort a si peu secoué l'humus noir de la fosse, qu'un œil inattentif pourrait souvent la prendre pour un nègre étique.

Des tombeaux très-riches et très-ornés, avec statues, allégories, attributs, blasons, longues épitaphes appliquées aux murs, suspendues aux massifs de piliers, formant chapelle sépulcrale, comme dans l'église Dei Frari à Venise, font de la Marienkirche un intérieur digne de Peter Neef, le peintre ordinaire des cathédrales.

La Marienkirche renferme deux toiles d'Overbeck, *la Descente de croix* et *l'Entrée à Jérusalem*,

très-admirées en Allemagne. On y retrouve le pur sentiment religieux, l'onction et la suavité du maître, que déparent pour nous l'affectation archaïque et la naïveté voulue. Du reste, la délicatesse de l'exécution montre qu'Overbeck a étudié les charmants peintres primitifs de l'école ombrienne; dans son talent comme dans son tableau placé à la Pinacothèque de Munich, la blonde Allemagne demande à la brune Italie les secrets de l'art.

Il y a encore quelques tableaux de la vieille école allemande, entre autres un triptyque de Jean Mostaërt, dont il fallut abandonner l'examen pour aller nous planter, sur les instances d'un bedeau désireux d'un pourboire, au pied d'une de ces horloges mécaniques très-complicquées qui marquent le cours de la lune, du soleil, la date de l'année, le jour du mois et même l'heure, afin d'assister au défilé de sept figurines de bois dorées et peinturlurées, représentant les Sept Électeurs, devant une statuette de Jésus-Christ dans sa gloire. Quand midi sonne, une porte s'ouvre, et les électeurs s'avancent en demi-cercle, chacun à son tour, hochent la tête avec un mouvement si brusque et si furieux, qu'il est difficile, malgré la sainteté du lieu, de s'empêcher de sourire. Le salut fait, la

figurine se retourne avec une saccade et disparaît par une autre porte.

La cathédrale, qu'on appelle aussi le *Dom*, est assez remarquable à l'intérieur. Au milieu de la nef, remplissant toute une arcade, un christ colossal, de style gothique, est cloué sur une croix découpée à jour et ornée d'arabesques; le pied de la croix repose sur une poutre transversale allant d'un pilier à l'autre, et chargée de saintes femmes et de pieux personnages dans des attitudes d'adoration et de douleur; de chaque côté, Adam et Ève arrangent le plus déceument possible leur costume de paradis terrestre; sous la croix s'épanouit un pendentif ou clef de voûte très-fleuri et très-touffu, servant de point d'appui à un ange aux longues ailes.

Cette construction suspendue et, malgré son volume, légère à l'œil, est en bois travaillé avec beaucoup d'art et de goût. Nous ne saurions mieux la définir qu'en l'appelant une herse de sculptures abaissée à demi devant le chœur. C'est le premier exemple que nous voyons d'une disposition pareille.

Derrière s'élève le jubé avec ses trois arcades, sa galerie de statuettes, son horloge mécanique où l'heure est sonnée par un squelette et un ange

portant la croix. Les fonts baptismaux ont la figure d'un petit édifice très-ouvragé, à colonnes corinthiennes, dont les interstices laissent voir un groupe de Jacob luttant avec l'ange. Le couvercle est formé par le dôme du monument, que soulève un cordon pendu à la voûte. Nous ne parlerons pas des tombeaux, des chapelles funèbres, des orgues; mais nous dirons quelques mots de deux vieilles peintures à fresque ou à détrempe accompagnées d'une longue inscription en vers latins pentamètres, où l'on voit le cerf miraculeux lâché par Charlemagne, avec un collier portant la date de sa mise en liberté, et pris quatre ou cinq cents ans plus tard par un chasseur à la place même où s'élève aujourd'hui l'église.

La porte Holstenthor, à deux pas du débarcadère, est un des plus curieux et des plus pittoresques spécimens de l'architecture allemande au moyen âge. Deux énormes tours en briques que relie un corps de logis dans lequel s'ouvre une voûte en anse de panier, voilà le motif grossièrement dessiné. Mais l'on imaginerait difficilement l'effet que produisent le haut comble du bâtiment, les toits en cornet des tours, la fantaisie des lucarnes et des fenêtres, les tons rouge-sombre ou violâtre de la brique effritée. C'est toute une

gamme nouvelle pour les peintres d'architecture ou de ruines que nous envoyons à Lubeck par le prochain convoi. Nous leur recommandons aussi, tout près de l'Holstenthor, à côté du pont, sur la rive gauche de la Trave, cinq ou six vieilles maisons cramoisies, épaulées les unes contre les autres comme pour se soutenir, faisant ventre, hors d'aplomb, trouées de six ou sept étages de fenêtres, à pignon denticulé, et laissant trainer dans l'eau leur reflet vermeil comme le tablier rouge que lave une servante. Quel tableau Van den Heyden eût fait avec cela!

En suivant le quai, que longe un railway où roulent les wagons de marchandises, on jouit des aspects les plus amusants et les plus variés. Sur l'autre rive de la Trave s'ébauchent, parmi des maisonnettes et des touffes d'arbres, des navires, des barques à différents états d'avancement. Tantôt c'est une carcasse avec des côtes de bois, semblable au squelette d'un cachalot échoué; tantôt une coque revêtue de ses planches, près de laquelle fume le chaudron du calfat laissant échapper de blonds nuages. Partout règne un joyeux fourmillement d'activité humaine. Les charpentiers cognent et clouent, les portefaix poussent les barriques, les matelots faubertent les ponts

des bâtiments, ou bien hissent à demi les voiles pour les sécher au soleil. Un bateau qui arrive vient se ranger près du quai, déplaçant la flottille entr'ouverte un moment pour lui livrer passage. Les pyroscaphes chauffent ou lâchent leur vapeur, et quand on se retourne vers la ville, au-dessus des agrès de navires, on aperçoit les clochers des églises gracieusement penchés comme des mâts de clippers.

La *Néva*, qui devait nous mener à Saint-Pétersbourg, chargeait tranquillement ses caisses et ses ballots, et ne paraissait nullement prête à partir le jour indiqué. En effet, elle ne devait se mettre en marche que le surlendemain, retard qui nous eût contrarié dans une ville moins charmante et dont nous profitâmes pour aller voir *Don Juan*, chanté en allemand par une troupe allemande. Le théâtre de la ville est tout neuf et très-joli; les croisées de la façade ont pour portants des muses arrangées en cariatides. Nous fûmes moins content de la manière dont le chef-d'œuvre de Mozart était exécuté dans sa patrie. Les chanteurs étaient médiocres, et ils se permettaient d'étranges licences, par exemple, celle de remplacer en beaucoup d'endroits le récitatif par un dialogue vif et animé, sans doute parce que la musique nuisait à

l'action. Leporello se livrait à des charges du plus mauvais goût et déployait sous le nez d'Elvire éplorée une interminable bande de papier où étaient collés les portraits en silhouette des mille et trois victimes de son maître, et ces portraits étaient tous semblables et représentaient une femme coiffée à la girafe, mode de 1828! Ne voilà-t-il pas une belle imagination!

V

TRAVERSEE

La *Néva* se mit en marche à l'heure dite, modérant son allure pour suivre les sinuosités de la Trave, dont les bords sont peuplés de jolies maisons de campagne, villégiatures des riches habitants de Lubeck. En approchant de la mer, le fleuve s'élargit, les rives s'abaissent, des bouées marquent le chenal à suivre. Nous aimons beaucoup ces paysages horizontaux : ils sont plus pittoresques qu'on ne pense. Un arbre, une maison, un clocher, une voile de barque y prennent une importance extrême, et suffisent avec le fond vague et fuyant pour un motif de tableau.

Sur une ligne étroite, entre le bleu pâle du ciel et le gris nacré de l'eau, se dessina la silhouette d'une ville ou d'un gros bourg, Travemünde probablement, puis les bords s'écartèrent de plus en